UN PARADOXE :
JOIE ET SOUFFRANCE
DANS LE CŒUR DE DIEU

Par le Père Pierre Descouvemont

Quand nous prions devant le Très-Saint-Sacrement, il est bon de nous rappeler que Jésus a été l'homme à la fois le plus heureux et le plus douloureux qui ait jamais vécu sur terre. Maintenant qu'Il est entré pleinement dans la gloire du Père, Il jubile dans le Ciel et fait jubiler tous les anges et tous les saints du paradis, tout en « souffrant » d'une certaine façon chez ceux et celles qui vivent encore dans cette vallée des larmes, puisqu'Il nous dira un jour : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ». C'est aussi, toutes proportions gardées, ce qui se passe depuis toujours dans le Cœur de Dieu Lui-même : les Trois Personnes de la Sainte Trinité sont infiniment bienheureuses, tout en étant infiniment sensibles à toutes les épreuves dont nous souffrons avant de les rejoindre dans leur jubilation éternelle.

Prenons le temps de méditer ce merveilleux mystère de la coexistence de la joie et de la souffrance dans le cœur du Christ et dans le cœur de Dieu. Une méditation qui nous aidera à vivre nous-mêmes sur terre nos épreuves dans la paix que Jésus a promis de donner à ses disciples en répandant l'Esprit-Saint dans leur cœur.

I. JOIE ET SOUFFRANCE EN JÉSUS DE NAZARETH

Habitués à voir des crucifix dans leurs églises, leurs maisons et jusqu'aux carrefours de leurs villages, les chrétiens risquent de ne plus s'étonner de l'énorme mystère qu'ils proclament au cœur de leur Credo. Dieu a été condamné à mort et torturé !

Une pareille proclamation a longtemps suscité la risée des païens. « Comment croire que le Fils de Dieu ait pu souffrir sur une Croix ? » écrit Porphyre vers l'an 270, dans son traité Contre les chrétiens. « Comment a pu souffrir celui qui est essentiellement inaccessible à la souffrance ? » Il faudra d'ailleurs du temps pour que les chrétiens osent représenter Jésus en Croix. Pendant des siècles on honorait la Croix toute couverte de pierres précieuses pour rappeler qu'elle avait été l'instrument du salut des hommes, mais on n'osait pas y dessiner le corps torturé du Sauveur. Les peintres d'icônes préféraient représenter le Christ ressuscité, infiniment heureux et paisible. Mais, en scrutant l'Évangile, les chrétiens ont été de plus en plus amenés à penser que cette joie, Jésus l'avait connue tout au long de son existence terrestre. Ils ont compris que, tout au fond de sa conscience humaine, Jésus avait vécu un véritable paradoxe : tout en souffrant de voir les hommes refuser son message et l'amour de son Père, Il était infiniment heureux d'être le Fils bien-aimé du Père et de sauver les hommes.

Oui, Jésus a été à la fois l'homme le plus heureux et le plus malheureux qui ait jamais vécu sur terre. Comme Il le dit un jour à Marcel Van : « Ma vie a été douloureuse, mais pas malheureuse ».

A. IL A SOUFFERT SOUS PONCE-PILATE

1. En Jésus c'est le Fils de Dieu en personne qui souffre et qui meurt

C'est bel et bien le Fils de Dieu en personne qui a souffert et qui est mort pour nous sur la Croix. Jésus n'est pas une personne humaine habitée par le Verbe.

Comme l'a affirmé le concile d'Éphèse en 431, il n'y a qu'une seule Personne en Jésus-Christ : c'est le Fils de Dieu en personne qui a pris une âme et un corps comme les nôtres pour venir jusqu'à nous et nous sauver.

Même s'il est dans sa nature humaine qu'Il a souffert, c'est vraiment Lui qui nous a aimés jusqu'à accepter de renoncer sur terre aux privilèges qu'il aurait dû connaître en tant que Dieu.

C'est la fameuse « kénose » célébrée par Paul dans sa lettre aux Philippiens : « Tout en étant de condition divine, le Christ Jésus ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais Il s'est « anéanti », prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes » (Ph 2,6-7).

Une étable est son logement
Un peu de paille est sa couchette
Une étable est son logement
Pour un Dieu quel abaissement !

1. Le mot « kénose » vient du verbe grec ekenôsen employé ici pour désigner le fait que le Fils de Dieu s'est en quelque sorte « vidé », « dépouillé » de Lui-même en prenant notre condition humaine, une condition de serviteur.

2. Il a souffert de voir les hommes se détourner de Dieu et se déchirer entre eux

Plus que François d'Assise, Jésus aurait pu parcourir les rues de Nazareth ou de Jérusalem en criant : « L'Amour n'est pas aimé ! » Il a souffert de voir la médiocrité des gens de Nazareth, le rejet de ses anciens camarades de synagogue, les crises de jalousie de ses chers apôtres. Il a pleuré en voyant que la ville de Jérusalem ne voulait pas reconnaître en Lui l'envoyé du Père. Il a terriblement souffert du reniement de Pierre et de la trahison de Judas.

Mais ce sont les péchés des hommes de tous les temps dont Il a surtout souffert. Les franciscains et les dominicains du XIIIe siècle ont beaucoup médité cette Passion continue que Jésus a vécue dès les débuts de son existence terrestre, du fait qu'au fond de sa conscience – là où Il se savait le bien-aimé – Il pouvait embrasser tout le déroulement de l'Histoire.

Au cours d'une apparition, le Christ expliqua un jour à Marguerite-Marie pourquoi Il voulait qu'on honore son Cœur couronné d'épines et surmonté d'une Croix. C'est que ses pieds et ses mains n'ont souffert que pendant sa Passion tandis que son Cœur a souffert dès son enfance.

Oui, la souffrance du Cœur de Jésus a été à la fois immense puisqu'Il souffrait à la fois :

- de voir que son Père n'était pas aimé ;
- d'entrevoir les souffrances qu'à cause de leurs péchés Il devrait endurer Lui-même ;
- de percevoir enfin les souffrances que subiraient les hommes soit à cause de leur fidélité héroïque à l'Évangile, soit à cause de leurs multiples ingratitudes.

3. Il a été terriblement tenté

Satan a essayé de détourner Jésus de sa mission. Il s'est efforcé de Le persuader qu'Il n'était pas obligé de prendre les moyens indiqués par les textes prophétiques concernant le Serviteur souffrant (Is 53). Cette tentation concernant toute sa vie, mais les Évangiles nous indiquent quelques moments-clés où la tentation est devenue plus insistante : durant sa retraite au désert, après le « succès » de la multiplication des pains, après l'annonce à ses disciples de la façon tragique dont allait se terminer sa mission. C'est alors qu'Il est obligé de répondre sèchement à Simon qui n'y comprend rien : « Arrière, Satan ! Car tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes ! » (Mc 8,33).

Jésus entre une dernière fois en tentation à Gethsémani. Avant d'accepter définitivement la coupe [de souffrances], Jésus se demande s'il est vraiment nécessaire de la boire. Il en est pourtant convaincu depuis longtemps. Mais, quand l'Heure est arrivée, Satan essaye une dernière fois de L'en dissuader : « Le Père ne t'en demande pas tant ! Demande-Lui d'éloigner de toi cette coupe ! Et puis, ce sera inutile ! Ton peuple te rejette ! Judas t'a déjà trahi ! Et tes disciples dorment ! »

Comme Jonas, comme Élie, comme tant de prophètes, le Fils bien-aimé a été tenté de se décourager devant l'inutilité apparente de sa prédication : « Je me suis fatigué pour rien, c'est pour rien que j'ai usé mes forces » (Is 49,4).

Mais, comme le prophète, Il a entendu la réponse de son Dieu : « C'est trop peu que tu sois pour moi un serviteur pour relever les tribus de Jacob et ramener les survivants d'Israël. Je fais de toi la lumière des nations pour que mon salut parvienne aux extrémités de la terre » (Is 49,6). Et ce fut le « oui » total et définitif à la Volonté de son Père : « Pas ma volonté ! La tienne ! » (Mc 14,36).

4. Il a souffert une terrible agonie

Durant son agonie, Jésus a senti peser aussi sur Lui toute la colère du Père contre le péché du monde, car, si le Cœur de Dieu est plein de miséricorde pour les pécheurs, Il a horreur du péché. Il est en colère contre lui, ne cesse de nous rappeler la Bible.

Et cette colère, Jésus en fit la terrible expérience durant son agonie. C'est en ce sens que l'Apôtre a pu dire : « Celui qui n'avait pas connu le péché, Dieu l'a fait péché pour nous » (2 Co 5,21). Dans son infinie sagesse, Dieu a permis que son Fils fasse l'expérience terrible du pécheur qui souffre d'être séparé de Lui, qui souffre d'être abandonné de Lui. Mais c'est en ce moment-là que le Fils s'est abandonné plus que jamais entre ses mains.

C'est une expérience du même ordre que feront tous les saints qui auront en quelque sorte le privilège de participer de près à l'agonie du Christ. Quand sainte Faustine se sentit appelée à prier pour la conversion d'un pécheur, elle sentit peser sur elle toute la colère de Dieu contre ce pécheur qui ne voulait pas s'abandonner à sa Miséricorde.

Mais n'allons pas nous imaginer que Jésus se soit alors senti abandonné par son Père ! Bien au contraire ! C'est d'ailleurs le seul moment de l'Évangile où nous voyons Jésus appeler son Père : « Abba ! » Et s'Il crie au Calvaire sa détresse en reprenant les premiers mots du psaume 22 : « Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mc 15,34), Il ne pouvait pas ne pas penser aux accents triomphants des derniers versets : « La terre entière se souviendra et reviendra vers le Seigneur. »

D'où le sourire qui illumine le visage du Crucifix vénéré par les moines de Lérins. Sur la Croix Jésus sait en effet qu'Il est en train d'offrir à son Père LE Sacrifice qui réconcilie tous les hommes avec Lui. Ce qui suscite en Lui une immense joie. Ce que nous allons voir.

1. Voir l'article « Pourquoi Sœur Faustine s'est-elle offerte à la Justice de Dieu ? » dans le livre Jésus, Roi de Miséricorde, conçu par l'Association pour la Miséricorde Divine, p. 345.

B. LA JOIE DU VERBE INCARNÉ

La souffrance que Jésus a connue dès les débuts de son Incarnation ne L'a pas empêché de vivre pleinement les béatitudes qu'Il proclamait dans sa prédication. Il parlait d'expérience. Rappelons-nous ce que disait Jésus au petit Van : « Comment pourrais-Je te demander de rester joyeux dans tes épreuves, si Je ne l'avais pas été Moi-même ? »

1. Il jouissait d'être le Fils bien-aimé du Père

Il n'avait pas besoin d'y croire ; Il le savait et Il sentait peser sur Lui toute la tendresse de l'Esprit-Saint dans laquelle le Père ne cessait de L'engendrer. Nous voyons de temps en temps dans l'Évangile Jésus faire éclater cette joie. Lorsque les soixante-douze disciples reviennent de leur mission et Lui racontent les merveilles dont ils ont été les artisans et les témoins, « Il tressaille de joie sous l'action de l'Esprit-Saint et Il dit : « Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux savants et de l'avoir révélé aux tout-petits » (Lc 10,21).

2. Il savait qu'Il offrait à son Père le sacrifice qui réconciliait le monde avec Lui

La lettre aux Hébreux nous apprend qu'en entrant dans le monde le Fils de Dieu a repris à son compte un passage du psaume 40 et qu'Il s'est offert à son Père en Lui disant : « Me voici pour faire ta Volonté ! » (Hb 10,5). C'est ce « Oui » primordial qu'Il n'a cessé de Lui redire toute sa vie : sa nourriture était de faire la Volonté du Père (Jn 4,34). C'est ce « Oui » de Jésus qui nous a sauvés, parce qu'il répare infiniment tous nos refus d'obéir à Dieu.

3. Il était heureux d'offrir son sacrifice pour chacun de nous

Pascal a raison de faire dire à Jésus : « Je pensais à toi dans mon agonie, J'ai versé telle goutte de sang pour toi ! » Jésus n'est pas mort pour la masse anonyme des hommes, mais pour chacun et chacune d'entre nous. Nous devons prendre à la lettre le cri de reconnaissance que lance Paul dans sa lettre aux Galates : « Il m'a aimé et s'est livré pour moi » (2,20).

C'est ce que chantent tous les saints. Quand Thérèse regarde la statue de l'Enfant-Jésus de Prague bénissant les hommes de sa main droite, tout en tenant le globe du cosmos de sa main gauche, elle aime penser que, tout en créant l'univers, Jésus pensait à elle personnellement : « De ta petite main Tu soutenais le monde / Et Tu pensais à moi ! »

II. JOIE ET SOUFFRANCE EN JÉSUS RESSUSCITÉ

Nous allons retrouver chez le Christ ressuscité cette coexistence mystérieuse de la joie et de la souffrance. Avec évidemment une énorme prédominance de la joie sur la souffrance.

A. ENTRÉ POUR TOUJOURS DANS LA GLOIRE DU PÈRE

Ressuscité d'entre les morts, inondé dans tout son être de la force et de la joie de l'Esprit Saint, Jésus est entré pour toujours dans la gloire du Père. Il ne peut plus ni souffrir, ni mourir. La liturgie du temps pascal chante, à grands renforts d'alléluias, cette joie du Christ ressuscité dans laquelle nous sommes invités à entrer nous aussi dès ici-bas.

Charles de Foucauld répète souvent que l'une des grandes causes de sa joie est la pensée que Jésus est désormais heureux pour toujours : « Quand nous sommes tristes, découragés de nous-mêmes, des autres, des choses, pensons que Jésus est glorieux, assis à la droite du Père, bienheureux pour jamais et que, si nous L'aimons comme nous devons, le bonheur du bonheur de l'Être infini doit l'emporter infiniment dans nos âmes sur la tristesse provenant des maux d'êtres finis. » C'est dans le même esprit qu'à la fin de sa vie Mère Teresa disait à l'un de ses amis : « Je prie pour que rien ne puisse jamais vous remplir de douleur au point de vous faire oublier la joie de Jésus ressuscité. »

1. La Dernière place, Retraite en terre sainte, 7 novembre 1897, Nouvelle Cité, 1974, p. 79-80.

2. 25 février 1994, Viens, sois ma lumière, Lethielleux, 2008, p. 367.

B. EN AGONIE JUSQU'À LA FIN DU MONDE

Mais, par ailleurs, le Christ continue à souffrir dans les membres de son Corps mystique, puisque c'est Lui qui a faim, qui a froid et qui est nu dans la personne de tous les malheureux du monde (Mt 25). C'est cette conviction qui a animé depuis vingt siècles les millions de chrétiens qui se sont mis au service de leurs frères avec une générosité incroyable. Si Armand Marquiset a demandé aux Petits frères des pauvres de souhaiter l'anniversaire des anciens une bouteille de champagne dans une main et un bouquet de fleurs dans l'autre, c'est bien parce qu'il était persuadé qu'on ne pouvait pas faire moins quand il s'agit de souhaiter l'anniversaire de Jésus Lui-même. Si notre foi était plus vive, la vue d'un SDF dormant dans la rue nous serait aussi insupportable que la vue d'un ostensoir jeté sur une décharge. Oui, Pascal avait bien raison de dire : « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde. Il ne faut pas dormir pendant ce temps-là ».

Le mystère, c'est que cette « agonie » du Christ dans l'innombrable de ses frères et de ses sœurs ne réussit pas à entamer son bonheur infini. Comme le disait si justement Marthe Robin lorsqu'elle parlait de ce qu'elle souffrait chaque semaine en revivant dans son cœur et dans son corps la Passion du Sauveur : « On a l'impression que Jésus souffre en vous, hors du temps, hors de l'espace, mais Jésus dans sa gloire. » Oui, c'est bien Jésus qui revit dans les membres de son Corps mystique les souffrances de sa Passion, tout en étant immergé depuis son Ascension dans la gloire et le bonheur infini de son Père.

1. Le mystère de Jésus, Œuvres complètes, Seuil, 1963, p. 620.

2. J. Guitton, Portrait de Marthe Robin, Grasset, 1985, p. 197. Et de lui d'ajouter : « J'entendais Marthe me redire : « Je ne peux pas vous expliquer. C'était insupportable et c'était délicieux. »

C. SENSIBLE À L'AMOUR OU À L'INDIFFÉRENCE DE SES FRÈRES

Si le Christ ressuscité compatit profondément à toute détresse humaine, Il n'est pas non plus insensible à l'indifférence ou à l'amour des siens. Il nous aime vraiment d'un amour nuptial. L'amour de son épouse, Jésus le réclame, Il le « mendie », disait la petite Thérèse. Il se réjouit énormément de la conversion d'un seul pécheur qui revient vers Lui. Il se réjouit aussi du sourire d'une âme fidèle qui persiste à Lui offrir au milieu de ses épreuves. Thérèse va jusqu'à écrire à sa sœur que Jésus leur dira éternellement « Merci » de Lui avoir donné tant de bonheur sur la terre !

D'où le désir des saints de consoler Jésus de l'ingratitude des hommes. C'est la merveilleuse vérité que Marguerite-Marie a été chargée de révéler au monde : le Christ lui a fait comprendre qu'Il n'était pas du tout insensible à l'ingratitude ni aux actes d'amour des membres de son Église, et spécialement des consacrés. En juin 1675, en l'octave de la Fête-Dieu, elle entend Jésus lui dire : « Voici ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'Il n'a rien épargné, jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour. Et, pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitudes. » Mère Teresa a été fascinée à son tour par le cri de Jésus en Croix : « J'ai soif ! » Elle fonde sa nouvelle congrégation pour « donner de la joie au Cœur souffrant de Jésus ».

1. Lettre à Céline, 22 octobre 1889, Œuvres complètes, p. 401.

III. JOIE ET COMPASSION DANS LE CŒUR DE DIEU

Les chrétiens ont toujours pensé que, pour respecter le mystère de Dieu, il fallait affirmer que, tout en étant infiniment heureux, Dieu est infiniment compatissant, infiniment touché par les faits et gestes de ses enfants.

Il est vrai qu'en décidant d'aimer les hommes d'un véritable amour, d'un amour qui souhaite la réciprocité, Dieu prenait forcément le risque de souffrir chaque fois qu'Il ne serait pas aimé en retour. Les chrétiens ne se sont jamais représenté Dieu comme un Jupiter qui trônerait dans le Ciel, indifférent à la souffrance et à l'ingratitude de ses enfants. Ils savent que le Dieu qui se révèle dans l'Écriture est un Dieu dont les entrailles sont pleines de pitié pour son peuple (Jr 31,20). C'est la raison pour laquelle des Pères de l'Église n'ont pas hésité à parler d'une souffrance en Dieu. « Le Père Lui-même, dit par exemple Origène, Dieu de l'univers, plein d'indulgence et de miséricorde, n'est-il pas vrai qu'Il souffre en quelque sorte ? » Mais cette souffrance n'entame pas le bonheur infini de notre Dieu !

Ce qui permet à Dieu de rester serein malgré toutes les calamités et toutes les injustices qui oppriment chaque jour ses enfants, c'est que, dans sa Sagesse éternelle, Il voit les bienfaits qui en résulteront. Ce que nous appelons le mystère de sa Providence. Sur terre, nous ne pouvons que croire au fait que Dieu fait tout concourir au bien de ses enfants (Rm 8,28) ; dans le ciel, c'est évident.

1. Homélies sur Ézéchiel, VI, 6, trad. M. Bouet, coll. « Sources chrétiennes », n° 352, Cerf, 1989, p. 231.

2. Nous avons consacré deux ouvrages à l'approfondissement de ce mystère : Les Apparents paradoxes de Dieu, Préface du cardinal Schönborn, Éditions de l'Emmanuel, 2003 ; Peut-on croire à la Providence ?, Préface du cardinal Barbarin, Éditions de l'Emmanuel, 2006.

A fortiori les chrétiens n'ont-ils jamais pensé que le Père et l'Esprit-Saint aient pu assister insensibles à la souffrance du Fils bien-aimé et au cri qu'Il lança sur la Croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Très souvent les artistes ont évoqué cette participation de la Sainte Trinité à la tragédie du Calvaire en représentant le Père accueillant dans ses bras le Corps du Crucifié et l'Esprit-Saint reposant sur Lui sous la forme d'une colombe.

En nous demandant par la voix de saint Paul d'être toujours joyeux (Ph 4,4), le Seigneur nous invite à vivre quelque chose du mystère qu'Il a vécu Lui-même et que nous venons de méditer. Il ne nous demande pas de domestiquer notre mémoire au point d'oublier toutes les raisons objectives que nous avons de nous attrister de ce qui est arrivé ou de craindre ce qui risque fort d'arriver ; mais Il nous demande avec insistance d'aller chercher dans l'Écriture tous ses messages d'amour, toutes les bonnes nouvelles qu'Il nous a révélées et dont la rumination permet aux saints de rester en paix au cœur de leurs épreuves. Notamment les deux grands mystères de la Providence et de la fécondité de nos croix offertes avec amour.